

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Je ne leur dois rien

André Berthiaume



Number 120, Winter 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72891ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Berthiaume, A. (2014). Je ne leur dois rien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 72–75.

# Je ne leur dois rien

André Berthiaume

La mort rend si égoïste.

M.-R. LAVOIE,

*La petite et le vieux*

LÉA se présenta à l'urgence de l'hôpital un Vendredi saint pour une crampe tenace à l'estomac. Le dimanche de Pâques, elle décédait au lieu de ressusciter. Ils sont allés voir, comme ils disaient, ils n'ont pas aimé ce qu'ils ont vu et ils ont refermé. Il était trop tard.

Durant plusieurs mois, William se sentit projeté dans une irréalité nauséuse.

Autour de lui, tout semblait en ordre, à sa place. Les gens avaient des projets, faisaient des courses, préparaient des repas, des examens, des voyages, entraient à la banque, à l'épicerie, conduisaient leur voiture, demandaient l'heure, lisaient le journal, regardaient la télé. Rien n'avait changé, pourtant tout était différent. William évoluait sur une autre planète. Il ne voyait plus rien ni personne de la même manière, habité par un fort sentiment d'étrangeté qui ne le quittait pas.

Il ne s'habituaît pas à recevoir du courrier adressé à Léa. Un pincement au cœur chaque fois qu'il voyait son nom sur une enveloppe qu'il considérait comme un affront. Comment pouvaient-ils ne pas savoir ? Comment la terre entière pouvait-elle continuer de tourner ?

Pour le reconforter, des gens bien intentionnés lui disaient que la vie continuait malgré tout, mais lui savait que ce n'était pas la même vie.

Il avait l'impression que tout lui échappait, qu'il ne contrôlait plus rien.

Il marchait le long d'un vide aspirant.

William avait oublié que nous ne sommes pas immortels.



Un samedi matin, après un lever moins difficile que d'habitude, William décida d'entreprendre un grand ménage dans sa maison de banlieue. Pas un petit ménage ordinaire avec aspirateur, chiffon et plumeau, non, un Grand Ménage. Il allait vider la maison de tous les meubles et objets qu'il jugeait encombrants, notamment ceux légués par des parents défunts : fauteuil, machine à coudre, berceuse, secrétaire, chaises, lampes, tables à café, valises, etc. De quoi remplir le camion du Comptoir Emmaüs qu'il fit venir.

Son intention était de se départir de tout ce qui n'était pas essentiel. Comme s'il allait déménager dans les prochains jours. Comme s'il aspirait à la simplicité volontaire. Il employa son quotidien à explorer systématiquement les placards et les tiroirs. Trier, classer, nettoyer, jeter, donner, vendre, faire du vide, ces tâches accaparaient ses journées. Il repéra tous les bacs de recyclage du quartier, tous les organismes qui accepteraient des dons. Il crut qu'il en avait pour des mois avant d'en finir avec cette corvée qu'il s'était à lui-même imposée sans savoir pourquoi, mais qui avait le mérite d'occuper son esprit.

On l'informa que l'opération délestage signifiait probablement qu'il était en train de faire le ménage dans sa propre existence et qu'il était résolu à reprendre la maîtrise de son destin. Bonne nouvelle, on se réjouit.

Un jour, entrant dans la pièce qui lui tenait lieu de bureau, William eut un choc.

Il s'arrêta devant le mur couvert de livres de bas en haut comme une tapisserie. Il s'expliquait mal ce qui se passait en lui. Il fallut qu'il s'assoie et réfléchisse un peu en contemplant les rayonnages débordant de titres soigneusement rangés, classés selon le sujet, le genre ou l'éditeur.

Alors il se demanda à quoi ça lui avait servi de lire tout ça. Tous ces auteurs qu'il avait aimés, parfois passionnément, dont il avait si souvent annoté les marges. Pourquoi toutes ces heures, toutes ces années d'abandon au chant des sirènes ?

Avec une stupeur qui se transforma vite en une colère voisine de la rage, il constata que ces voix qu'il avait crues amicales n'étaient d'aucun secours pour guérir du décès fulgurant de Léa.

Anton, Julio, Franz, Gustave, Fédor et tous les autres, vous tous que j'ai tant admirés, merde, pourquoi m'avez-vous laissé tomber ? Moi qui croyais avoir une dette immense envers vous !

Les écrivains aiment bien se faire photographier avec une muraille de livres derrière eux. Manière de dire qu'ils ne se présentent pas seuls, qu'ils sont soutenus par une honorable assemblée qui garantit leur sérieux, sinon leur talent. Ne peut-on comparer cette cohorte d'anges gardiens aux « plantes vertes » qui font de la figuration derrière les politiciens quand ils se présentent devant la presse ? Voilà le genre de réflexion que se faisait William pour attiser sa rancune. Il se prit à rêver à un autodafé.

La Mort devait ricaner dans son coin, se réjouir du ressentiment de William. Il l'avait d'ailleurs aperçue, celle-là, assise en retrait sur une chaise droite dans la chambre d'hôpital où Léa avait été alitée. La Vlimese, la Ratoureuse se fiche bien de la littérature, du style, de l'esthétique. Elle n'a jamais lu un livre. Analphabète, inculte mais patiente, indestructible. Tout meurt, sauf la Mort.

William se retrouva plusieurs fois à la Société des alcools. Pas pour noyer son chagrin dans le whisky, mais pour faire provision de boîtes. Il libéra les cartons des cloisons qui protégeaient les bouteilles et les remplit de livres.

Il mit quelques jours à vider sa bibliothèque. Il fut étonné par le nombre d'ouvrages qui n'avaient été lus qu'une seule fois et s'empoussiéraient. Il se promit de les entreposer, de les vendre ou de les donner.

Une fois les rayons débarrassés des bouquins, William démontra la bibliothèque, un assemblage de planches sur supports métalliques, surpris et même ravi par l'espace que la pièce avait ainsi conquis. Il colmata les cicatrices laissées par l'armature et repeignit le mur, le préférant nu plutôt que



J'ignore combien de temps William est demeuré en froid avec les livres qui ne lui avaient pas appris à accepter la mort de Léa. Mais je peux dire que la dernière fois que je l'ai vu, il sortait d'une librairie avec trois nouveautés sous le bras.